

LE QUOTIDIEN DE L'ART

MA SAMARITAINE 2016

NOVEMBRE 2016 NUMÉRO SPÉCIAL

ANAÏS
BOUDOT
REMPORTE
LE GRAND PRIX
SAMARITAINE

La Samaritaine mécène la jeune photographie

Propos recueillis par Natacha Wolinski

Pour la quatrième année, la Samaritaine a confié une carte blanche à une dizaine de jeunes photographes et vidéastes, en partenariat avec Le Fresnoy - Studio national des arts contemporains. L'exposition des travaux aura lieu à partir du 4 novembre rue de Rivoli et rue du Pont-Neuf à Paris. Marie-Line Antonios, directrice générale de la Samaritaine, Christian Caujolle, commissaire de l'exposition « Ma Samaritaine 2016 », et Alain Fleischer, directeur du Fresnoy - Studio National des Arts Contemporains, présentent ce projet.

QUESTIONS À MARIE-LINE ANTONIOS, DIRECTRICE GÉNÉRALE DE LA SAMARITAINE

Natacha Wolinski Pourquoi la Samaritaine s'est-elle engagée, depuis quatre ans, dans un projet de commande photographique ?

Marie-Line Antonios Dans la continuité des grandes campagnes photographiques qui ont accompagné pendant un siècle la vie du Grand Magasin, c'est une mémoire de la Samaritaine, à la fois chronique de sa métamorphose et regards renouvelés, qui se constitue à partir de cartes blanches données à la jeune création ou à de grandes signatures.

Avec cette nouvelle exposition, visez-vous à créer un rendez-vous culturel annuel ?

Nous redevons un acteur majeur du quartier Louvre-Samaritaine. En inscrivant la rue de Rivoli dans le prolongement des manifestations de Paris Photo et de la FIAC, nous voulons introduire une dimension



Marie-Line Antonios. Photo : D. R.

artistique dans une rue essentiellement commerçante. Les 5 000 visiteurs de « Ma Samaritaine 2015 » sont la preuve qu'il existe une attente.

Quelle est la nouveauté cette année ?

Nous offrons aux Parisiens un parcours artistique le long de la rue de Rivoli avec un détour par la Maison du projet rue du Pont-Neuf où seront montrées les œuvres des vidéastes et les photos du lauréat. Cette initiative devrait sensibiliser à l'art un public qui ne pousse pas spontanément la porte d'une galerie. ●



Christian Caujolle. Photo : © Philong Sovan.

QUESTIONS À ALAIN FLEISCHER, DIRECTEUR DU FRESNOY - STUDIO NATIONAL DES ARTS CONTEMPORAINS

Natacha Wolinski Comment et pourquoi est né ce partenariat entre le Fresnoy et la Samaritaine ?

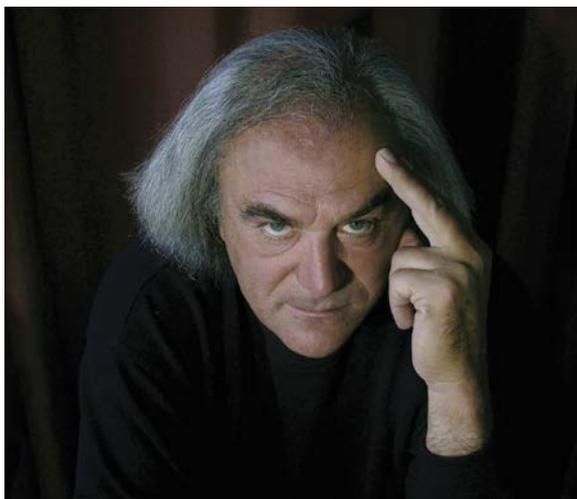
Alain Fleischer Le Fresnoy a pour ambition d'accompagner ses diplômés dans des projets, même une fois leur cursus achevé. Dans le cadre de ce suivi, l'école est ouverte à des partenariats tant publics que privés, qui permettent aux jeunes créateurs d'exercer leur art tout en répondant à des commandes.

Comment les photographes et vidéastes ont-ils été sélectionnés ?

Avec Christian Caujolle, nous avons pris le parti de choisir cinq photographes et cinq vidéastes. La sélection reposait sur la volonté de mettre en valeur la diversité des regards et des écritures pratiquées au Fresnoy, du documentaire à des formes expérimentales.

Quel regard portez-vous sur les travaux produits ?

Un regard étonné car plusieurs artistes ont, à l'occasion de ce projet, déplacé leur pratique habituelle. Mais c'est précisément ce qui fait l'intérêt de ce type de commande où les contraintes, liées au lieu comme aux conditions de prise de vues, exigent de chacun qu'il se montre particulièrement inventif. ●



Alain Fleischer. Photo : D. R.

QUESTIONS À CHRISTIAN CAUJOLLE, COMMISSAIRE DE L'EXPOSITION « MA SAMARITAINE 2016 »

Natacha Wolinski Vous êtes directeur artistique de la commande photographique de la Samaritaine depuis quatre ans. Quel regard portez-vous sur cette édition 2016 ?

Christian Caujolle Le fait d'introduire la vidéo donne cette année une dimension supplémentaire.

Elle accentue le désir – ou les lignes de fracture – entre documentaire et fiction. Les travaux, la destruction, la transformation, tout cela est évidemment propice à cette tension entre le désir de se confronter au monde et celui de le prendre pour point de départ de « récits » plus littéraires.

Tous les états de l'image mobile et fixe sont présents cette année. Est-ce une édition plus expérimentale ?

Certainement. Mais, c'est lié à la formation de ces jeunes artistes, issus du Fresnoy, qui est un laboratoire et un lieu radical de l'analyse et de l'expérimentation.

Avez-vous été surpris que la plupart des artistes, cette année, se soient concentrés sur le bâtiment ?

Non, pas vraiment. Il y a eu pendant deux ans la frustration de ne pouvoir pénétrer dans la Samaritaine. Ce qui me frappe par rapport aux éditions précédentes est le fait que les artistes ne sont plus écrasés par la monumentalité du lieu. Ils sont allés vers la fragmentation extrême parfois et se sont approprié le bâtiment de manière physique, y compris en récoltant des débris. ●

ANAÏS BOUDOT REMPORTE LE GRAND PRIX SAMARITAINE

Le Grand Prix Samaritaine de la Jeune Photographie 2016 a été attribué cette année à Anaïs Boudot. Le jury, présidé par Sarah Moon et Antoine Arnault, était composé de Marie-Line Antonios, Raphaëlle Pinoncelly, Guillaume Foucher, Jean-Jacques Guiony et Marin Karmitz. La lauréate s'est vue remettre un prix d'un montant de 15 000 euros. Une mention spéciale du jury a été attribuée à SMITH (Dorothee Smith) pour sa vidéo, ce qui se traduira par un nouveau travail de commande pour la Samaritaine. ●

MA SAMARITAINE 2016,
exposition à partir du 4 novembre,
67-83, rue Rivoli, 1 rue du Pont-Neuf et
8-10 rue du Pont-Neuf, 75001 Paris,
<http://www.lasamaritaine.com>



Par Natacha
Wolinski

David De Beyter : les frontières du lisible



— Contempler les images au noir de David De Beyter, c'est entrer dans un univers vibratile où l'on perd toute notion d'échelle. Les soubassements de la Samaritaine prennent la dimension d'une caverne où l'espace devient à la fois abstrait et tangible, où les volumes s'effacent au profit d'une surface plane et accidentée. Seuls affleurent la matière ravinée et tourmentée des murs, les griffures du temps, les ecchymoses d'un lieu qui finit par ressembler à un grand corps malade. En choisissant de recourir à des films noir et blanc infrarouge pour explorer la pénombre, David De Beyter révèle les mille et une nuances du noir, à l'image de l'artiste expressionniste abstrait Ad Reinhardt dont les peintures monochromes frôlaient sans cesse l'extrême seuil au-delà duquel l'œuvre n'existe plus. À partir de quand une image naît sous nos yeux et nous devient lisible ? Cette recherche des limites constitue pour David De Beyter un moyen de mettre en éveil le regardeur et de l'entraîner dans une expérience à la fois sensorielle et méditative. ●



© David De Beyter
pour les Grands
Magasins
de la Samaritaine,
juin 2016.



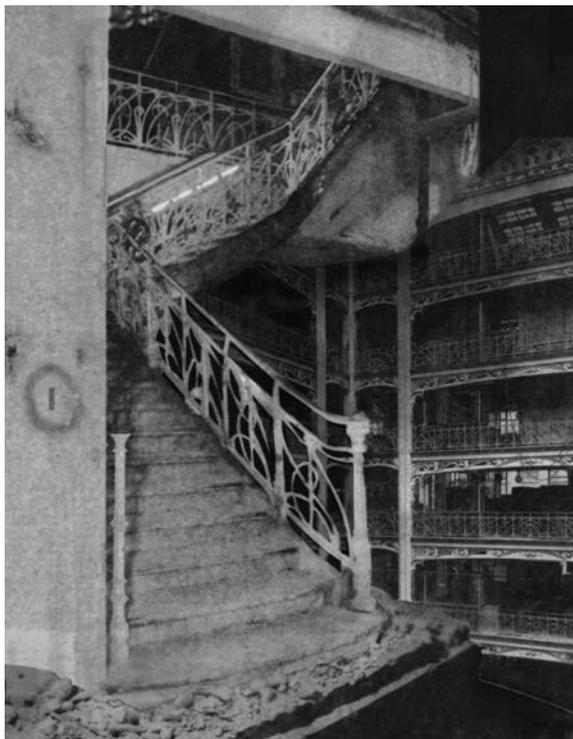
EN CHOISSANT DE RECOURIR
À DES FILMS NOIR ET BLANC
INFRAROUGE POUR EXPLORER
LA PÉNOMBRE, DAVID
DE BEYTER RÉVÈLE LES MILLE ET
UNE NUANCES DU NOIR

Par Natacha
Wolinski

Anaïs Boudot : entre réalité et fiction

— Des escaliers qui n'aboutissent nulle part. Des colonnes qui émergent du noir et réverbèrent une lumière irréaliste. Des perspectives étranges qui ouvrent sur le vide. Des architectures et des labyrinthes impossibles comme dans les dessins de Maurits Cornelis Escher. Les images de la Samaritaine réalisées par Anaïs Boudot interrogent et troublent. Aux prises avec un bâtiment en mutation, la photographe a choisi de démultiplier les possibles : les négatifs papiers ont été manipulés, les images ont fait l'objet de découpages et de collages, les techniques numériques ont été appariées à des pratiques argentiques. Mieux encore, les photographies prises sur place ont parfois été associées à des images d'archives, de sorte que les vues du passé cohabitent avec celle du présent. Anaïs Boudot a réinventé les lieux à sa façon, mixant espaces réels et fictionnels, jouant sur le grain des images pour déréaliser encore ses compositions. Face à ces photos où les repères s'estompent, où la pénombre se creuse, il ne reste plus qu'à se perdre pour mieux déambuler dans ce qui ressemble fort à une image mentale des lieux. ●

ANAÏS BOUDOT
A RÉINVENTÉ LES
LIEUX
À SA FAÇON,
MIXANT ESPACES
RÉELS ET
FICTIONNELS



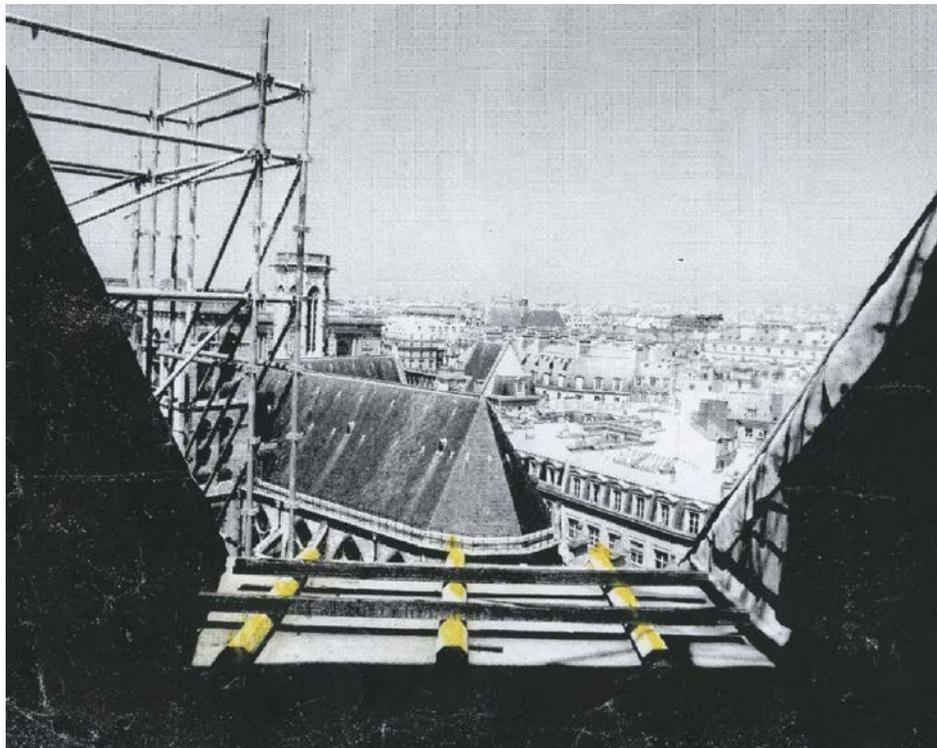
© Anaïs Boudot pour
les Grands Magasins
de la Samaritaine,
juin 2016.

Le Quotidien de l'Art

Agence de presse et d'édition de l'art - 231, rue Saint Honoré - 75001 Paris - **ÉDITEUR** Agence de presse et d'édition de l'art, Sarl au capital social de 17 250 euros. - 231, rue Saint Honoré - 75001 Paris. - **RCS** Paris B 533 871 331 - **CPPAP** 0314 W 91298 - **ISSN** 2275-4407 - www.lequotidiendelart.com - Un site internet hébergé par Serveur Express, 16/18 avenue de l'Europe, 78140 Vélizy, France, tél. : 01 58 64 26 80 - **PRINCIPAUX ACTIONNAIRES** Patrick Bongers, Nicolas Ferrand, Guillaume Houzé, Jean-Claude Meyer - **DIRECTEUR DE LA PUBLICATION** Nicolas Ferrand - **DIRECTEUR DE LA RÉDACTION** Philippe Régnier (pregnier@lequotidiendelart.com) - **RÉDACTRICE EN CHEF ADJOINTE** Roxana Azimi (razimi@lequotidiendelart.com) - **MARCHÉ DE L'ART** Alexandre Crochet (acrochet@lequotidiendelart.com) - **EXPOSITIONS, MUSÉES, PATRIMOINE** Sarah Hugouneq (shugouneq@lequotidiendelart.com) - **CONTRIBUTEUR** Natacha Wolinski - **MAQUETTE** Yvette Znaménak - **CORRECTION** Adrien Sourdin - **DIRECTRICE COMMERCIALE** Judith Zucca (jzucca@lequotidiendelart.com), tél. : 01 82 83 33 14 - **ABONNEMENTS** abonnement@lequotidiendelart.com, tél. : 01 82 83 33 13 - **IMPRIMEUR** Point44, 94500 Champigny sur Marne - **CONCEPTION GRAPHIQUE** Ariane Mendez - **SITE INTERNET** Dévrig Viteau © ADAGP Paris 2016 pour les œuvres des adhérents

Par Natacha
Wolinski

Kai-chun Chiang : le lieu du réenchantement



© Kai-chun Chiang
pour les Grands
Magasins
de la Samaritaine,
juin 2016.

— Est-ce de la photographie ou du dessin au trait ? Est-ce un lieu réel ou l'esquisse d'un décor de film ? Quelle Marlene va descendre, souveraine, cet escalier Art déco et quel Fred esquissera un pas de danse aérien sur les poutrelles d'acier ? Quel Fellini va s'emparer de ces esquisses et bâtir une romance dans ces espaces qui semblent nés pour enrichir l'histoire du cinéma ? La photographie, telle que la pratique Kai-chun Chiang, n'est pas un outil de description mais un instrument merveilleux qui transfigure la réalité. Les mosaïques colorées qu'il a découvertes sur le chantier de la Samaritaine lui ont inspiré cette opération de réenchantement. Quelques coups de crayon magique, une volée de couleurs, un sens de l'illusion et l'alchimie opère : des pinceaux de lumières illuminent les lieux, la Samaritaine en travaux devient un lieu de féerie, comme si Kai-chun Chiang anticipait déjà les ors et les luminescences du bâtiment qui sera bientôt rénové. Comme s'il nous offrait avant l'heure un aperçu des fastes à venir. ●

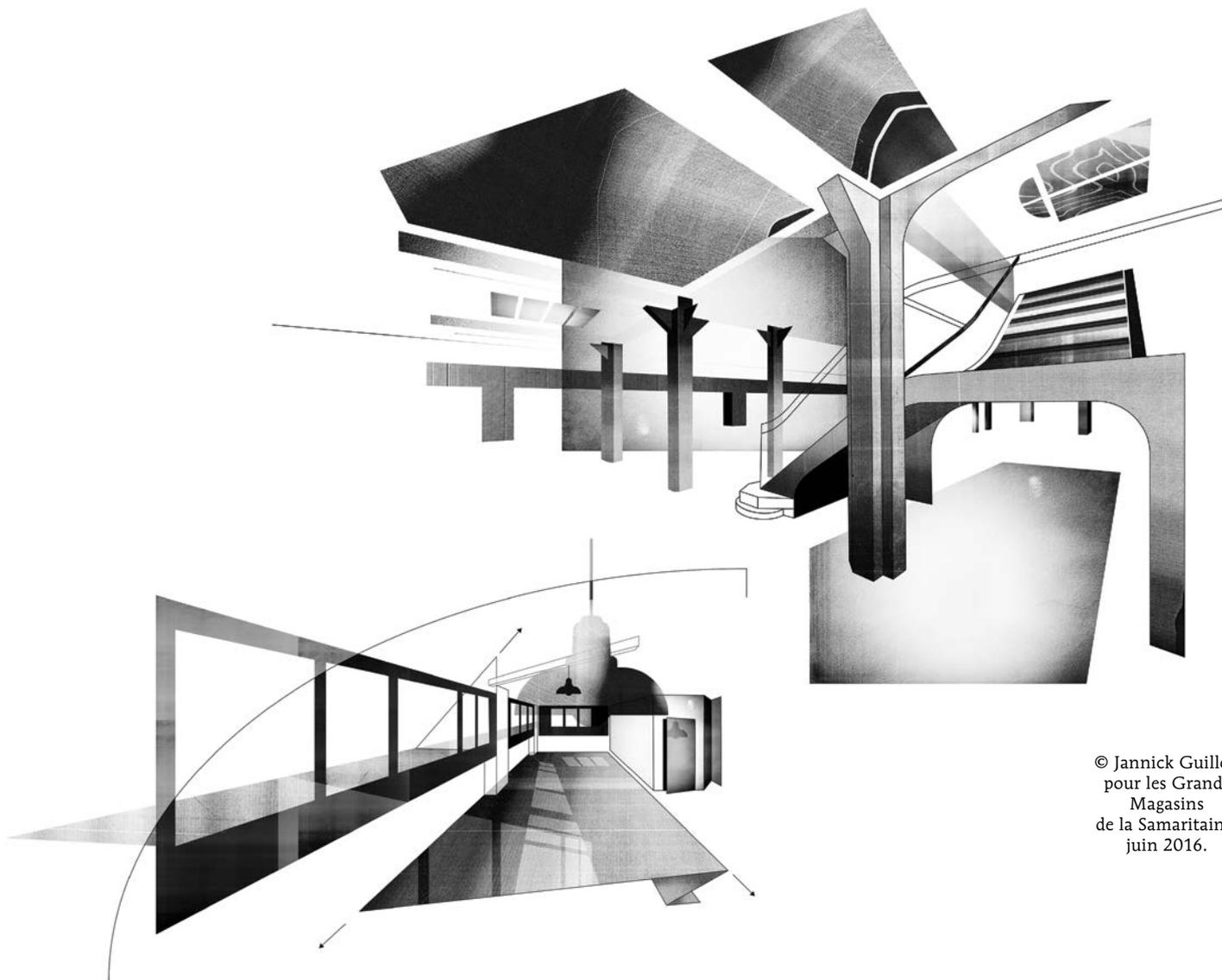


LA PHOTOGRAPHIE, TELLE
QUE LA PRATIQUE KAI-CHUN
CHIANG, N'EST PAS UN OUTIL
DE DESCRIPTION MAIS UN
INSTRUMENT MERVEILLEUX QUI
TRANSGIFURE LA RÉALITÉ



Par Natacha
Wolinski

Jannick Guillou : le dialogue du plein et du vide



© Jannick Guillou
pour les Grands
Magasins
de la Samaritaine,
juin 2016.

— Un bâtiment est-il la somme des éléments qui le composent ? Est-il l'addition de poutres, de rampes d'escaliers, de fenêtres et de couloirs ? Ou bien le secret de sa réussite repose-t-il plutôt dans ses vides, ses creux et ses interstices ? C'est la question que l'on se pose devant les dessins graphiques de Jannick Guillou, qui oscillent entre description topographique et pure fiction visuelle.

À partir de collectes de plans originaux de la Samaritaine, l'artiste s'est amusée à recomposer soigneusement les lieux, puis elle les a épurés, ne s'appuyant non pas sur les noirs mais sur les blancs pour restructurer les espaces selon sa fantaisie, gommant des lignes de fuite trop longues, faisant surgir de nulle part des poteaux sans assises et des murs sans fondations. Au sein de ses énigmatiques compositions, les points de vue sont parfois inconciliables, les perspectives impossibles. Les architectures en volume qu'elle a imaginées semblent dès lors le fruit d'un rêve surréaliste où le monde est en flottaïson, où l'in vraisemblable tient désormais lieu de vérité. ●

LES ARCHITECTURES EN VOLUME
QUE JANNICK GUILLOU A
IMAGINÉES SEMBLENT LE FRUIT
D'UN RÊVE SURRÉALISTE OÙ
LE MONDE EST EN FLOTTAISON



Par Natacha
Wolinski

Dmitri Makhomet : de la Samarie à la Samaritaine



— Un lieu chahuté par des machines s'offre au regard. Les gravats succèdent aux gravats, les décombres aux décombres. La caméra ne s'arrête jamais, elle accomplit d'interminables panoramiques, elle tourne en rond dans un cirque tellurique, peinant à s'appropriier des lieux qui n'en finissent pas de gémir sous l'assaut des pelleteuses. Une voix de femme s'élève et décrit un site millénaire. Nous sommes sur les toits en chantier de la Samaritaine, mais nous sommes aussi sur les traces de la Samarie, terre biblique et périmètre de fouilles archéologiques où l'on met à jour tumulus et sépultures. « *Derrière le coucher du soleil, de l'autre côté du fleuve, le pays dont tu vas prendre possession* », profère une voix. Nous sommes dans un espace qui est un ici et un ailleurs, un proche et un lointain, nous sommes dans un temps qui est à la fois l'hier et l'aujourd'hui. Chaos des lieux, perturbations du temps, le film de Dmitri Makhomet connecte des mémoires perdues, en attendant que la Samaritaine se forge un nouveau destin. ●

LE FILM DE DMITRI
MAKHOMET
CONNECTE
DES MÉMOIRES
PERDUES,
EN ATTENDANT
QUE LA
SAMARITAINE
SE FORGE
UN NOUVEAU
DESTIN

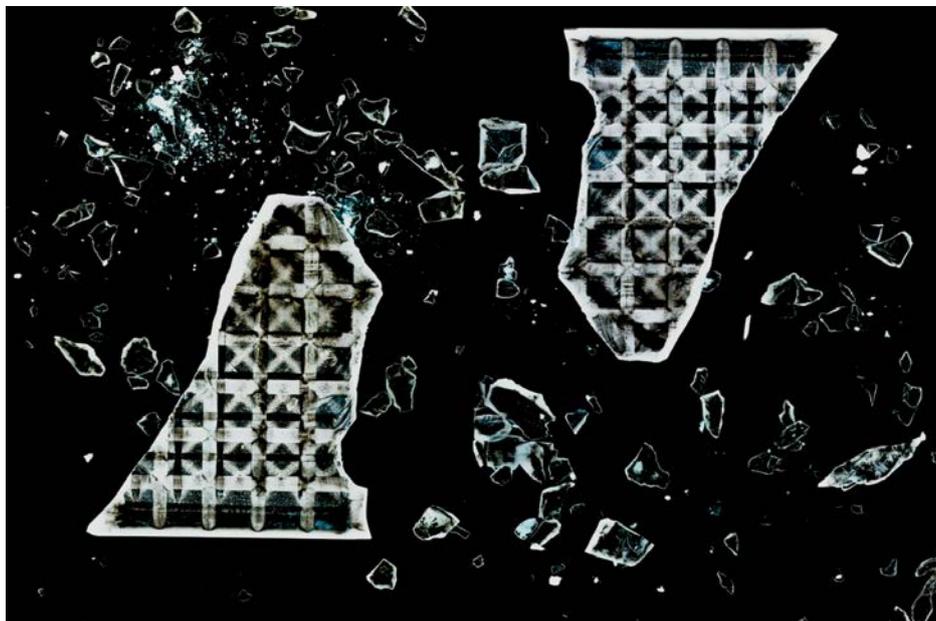


© Dimitri Makhomet
pour les Grands
Magasins
de la Samaritaine,
juin 2016.

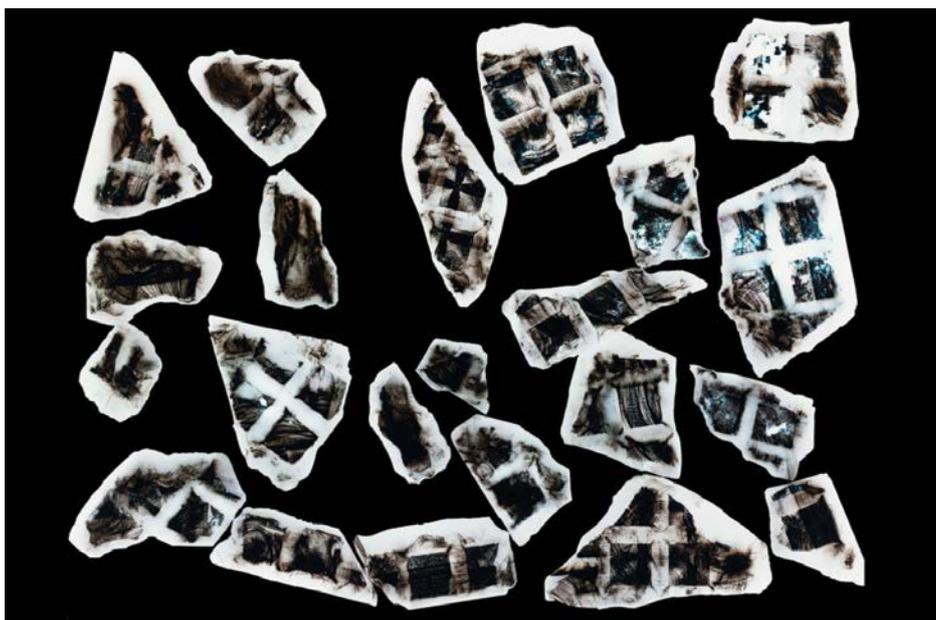


Par Natacha
Wolinski

Hanako Murakami : mémoires lumineuses



© Hanako Murakami
pour les Grands
Magasins
de la Samaritaine,
juin 2016.



HANAKO
MURAKAMI
A COLLECTÉ
QUELQUES-UNS
DES FRAGMENTS
DES ANCIENNES
DALLES DE SOL
EN VERRE ET
LES A DÉPOSÉS
SUR DU PAPIER
PHOTOSENSIBLE

— C'est un étrange herbier qu'a réalisé la photographe Hanako Murakami, un herbier cristallin et baroque. D'où proviennent ces copeaux de lumières agencés sous nos yeux comme des vitraux merveilleux ? Des anciennes dalles de sol en verre moulé de la Samaritaine, spécialement conçues à l'époque par Saint-Gobain. Elles pavaien les coursives du magasin. Hanako Murakami a collecté quelques-uns de ces fragments qui ont le tranchant du silex et les a déposés sur du papier photosensible. Recourant à la technique du photogramme, elle les a exposés directement à la lumière, sans utiliser d'appareil photographique, et nous les présente comme des petites fenêtres optiques ouvertes sur la mémoire des lieux. Ce ne sont plus des morceaux de verre qui s'offrent à notre regard mais des pierres précieuses, taillées et facettées comme des diamants. Présentées sur fond noir, elles semblent aujourd'hui porter leur propre lumière et rayonner depuis la nuit des temps. ●



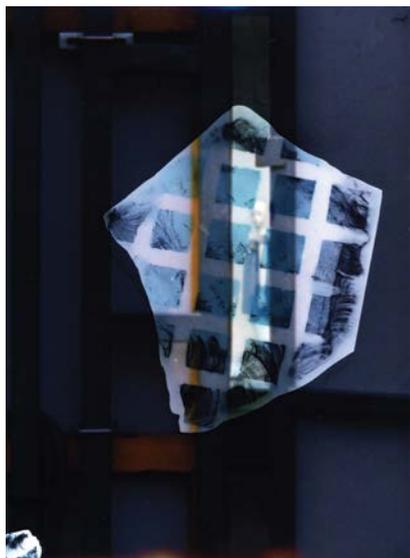
Par Natacha
Wolinski

Baptiste Rabichon : aux limites de l'abstraction

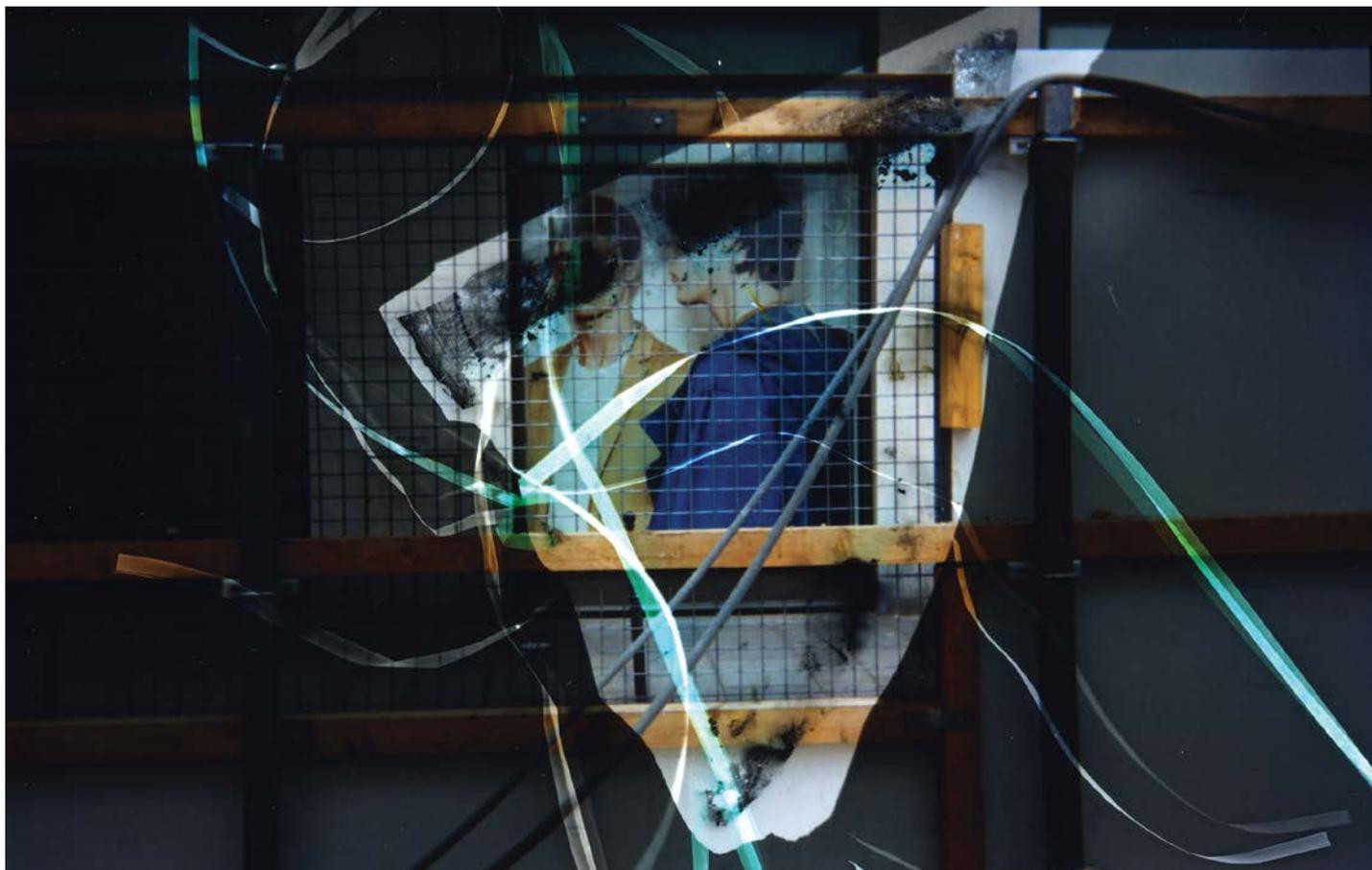
LES IMAGES
À LA FOIS
SOMBRES
ET IRRADIÉES
DE BAPTISTE
RABICHON
SONT LE FRUIT
D'UN DRÔLE
DE MARIAGE

De loin, on ne perçoit que des formes colorées émergeant du noir comme des planètes égarées dans le cosmos. De près, ces formes lumineuses jouent le rôle de fenêtres, laissant transparaître un monde englouti de colonnes, d'escaliers et de mannequins oubliés. Les images à la fois sombres et irradiées de Baptiste Rabichon sont le fruit d'un drôle de mariage. Expert en manipulations et détournements, le photographe a associé la technique du photogramme à celle du tirage argentique. Les formes phosphorescentes

sont en fait des fragments de l'ancienne dalle de verre de la Samaritaine que Baptiste Rabichon a ramassés, faisant par ailleurs sa cueillette d'images avec un appareil jetable. Dans la chambre noire, il a posé ces morceaux de verre sur ses tirages et, par le biais d'une sous-exposition, a obtenu ces compositions aux limites de l'abstraction, dont on ne sait si elles se forment sous nos yeux ou bien se délitent. Entre le net et le flou, le noir et la couleur, l'ombre et la phosphorescence, la Samaritaine accomplit sa mue sous nos yeux. ●

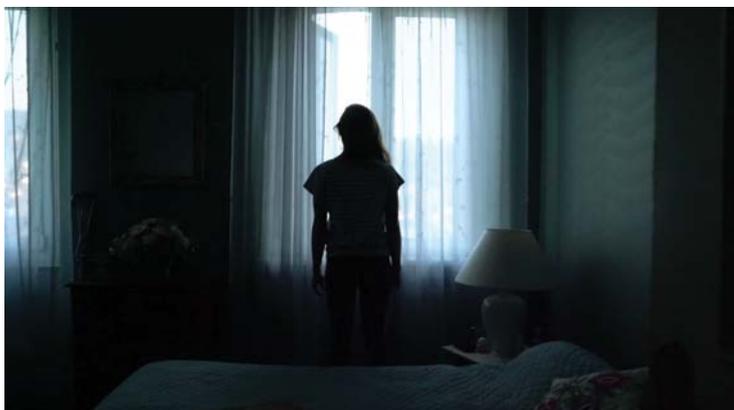
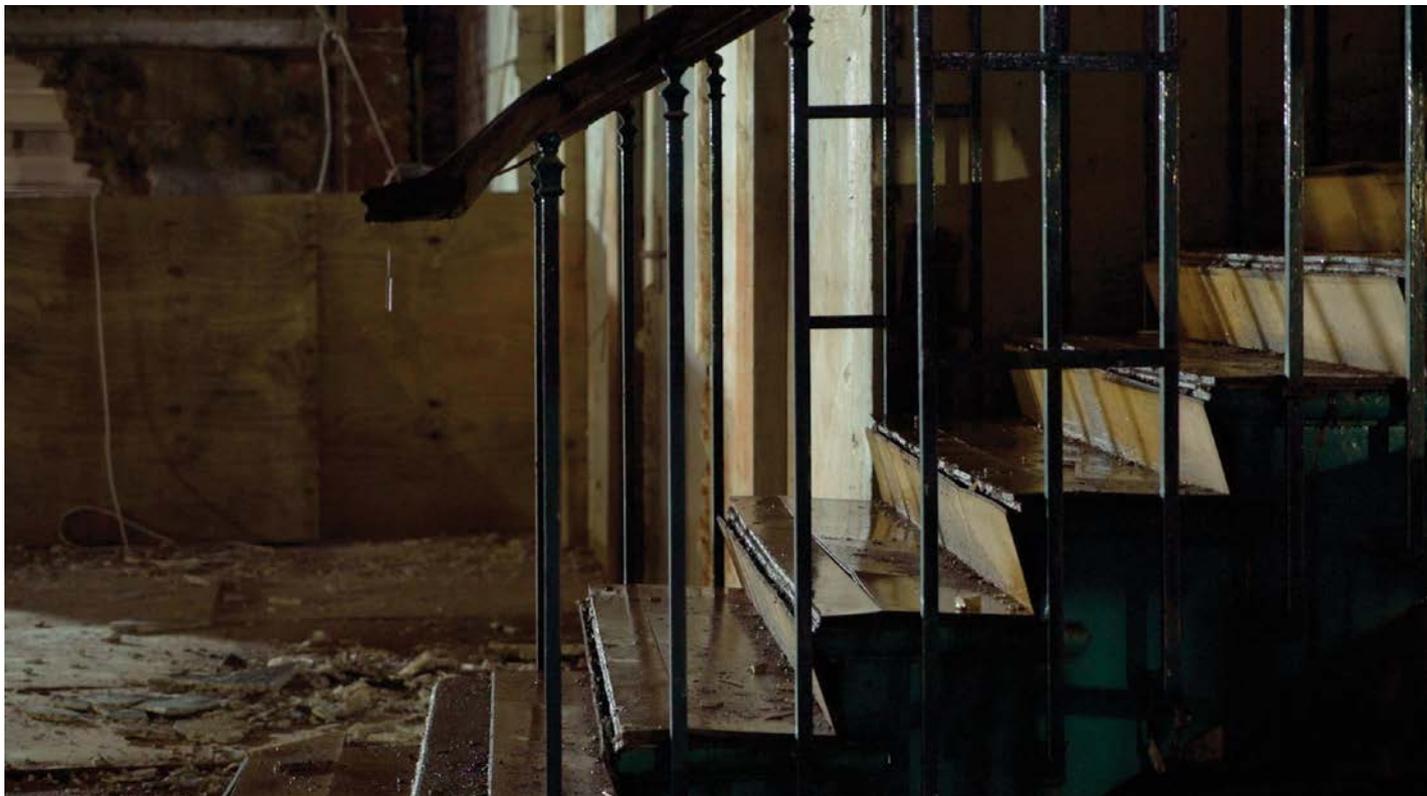


© Baptiste Rabichon
pour les Grands
Magasins
de la Samaritaine,
juin 2016.



Par Natacha
Wolinski

Enrique Ramirez : la construction du désir



Enrique Ramirez a visité le chantier de la Samaritaine un jour de pluie. Le sol était gorgé d'eau, le bruit des gouttes résonnait. Ces éléments liquides ont ressuscité en lui le souvenir de la pompe à eau « La Samaritaine ». Cette pompe, aujourd'hui disparue, était située sur le Pont Neuf : elle a donné son nom au grand magasin lorsque celui-ci fut construit au XIX^e siècle. Elle était décorée d'une représentation de l'épisode

© Enrique Ramirez pour les Grands Magasins de la Samaritaine, juin 2016.

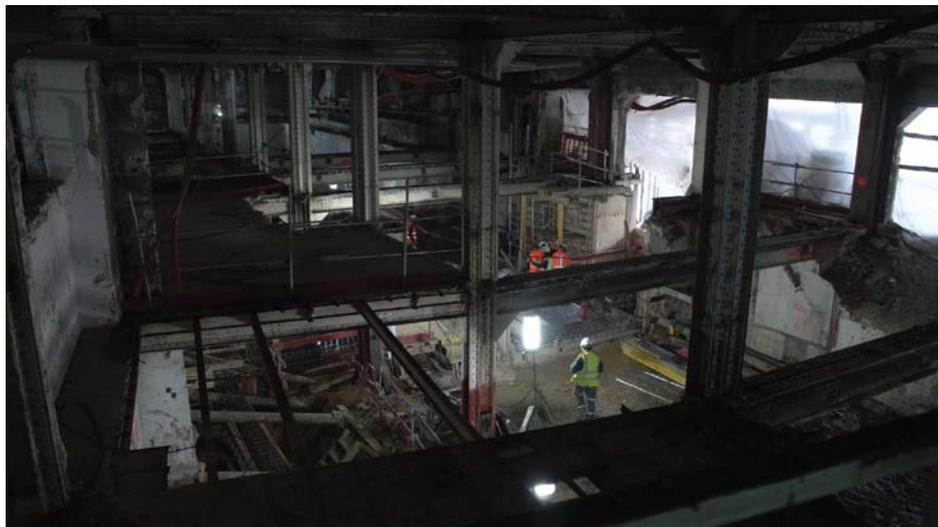
biblique évoquant la rencontre de Jésus et de Photine la Samaritaine au puits de Jacob. Ce passage, marqué par le don et l'amour, a conduit Enrique Ramirez à associer la revitalisation du bâtiment de la Samaritaine à la naissance du désir. « Construire un bâtiment, c'est comme imaginer une montagne, cette montagne a besoin de la terre, la terre de nos mains et nos mains de nos désirs » : ces mots sont prononcés en voix off, ils ouvrent son film dont les images célèbrent la puissance de l'amour quand il se manifeste au premier regard. La Samaritaine devient dès lors un réservoir de fictions où l'eau, la roche, le ciel et l'éros jouent le premier rôle. ●



ENRIQUE RAMIREZ A ASSOCIÉ
LA REVITALISATION DU BÂTIMENT
DE LA SAMARITAINE
À LA NAISSANCE DU DÉSIR

Par Natacha
Wolinski

Momoko Seto : L'homme et la machine



LA JAPONAISE
MOMOKO
SETO RESTITUE
CE TRAVAIL DE
TITANS QUI FAIT
QU'UN JOUR,
LES OUVRIERS-
FOURMIS
AURONT
SANS CRIER
GARE REMODELÉ
LE COLOSSE DE
PIERRE ET DE FER

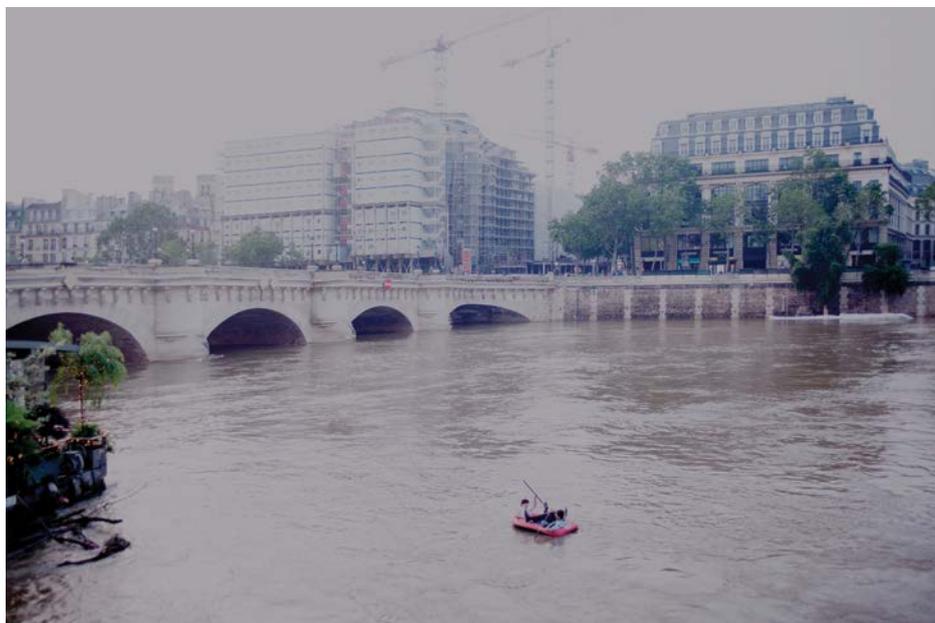
— Filmer un chantier, c'est s'attarder sur des temps forts et des temps morts, c'est accompagner la furie des marteaux-piqueurs hydrauliques qui fourragent la pierre tout en prêtant l'oreille à la cantilène des eaux qui gouttent le long des parois. La caméra s'attarde sur les pierres éventrées, sur de fugaces étincelles, elle plonge dans la nuit et ressurgit à ciel ouvert, elle restitue jusqu'à la nausée la répétition des gestes et des bruits de machines, elle traverse en apnée et en hypnose un chantier qui est un monstre, un paquebot géant animé par des hommes qui paraissent minuscules et absurdement affairés sous leurs casques de *Playmobil boys*. C'est cette démesure que restitue la Japonaise Momoko Seto dans son film à dimension documentaire, ce combat acharné entre les hommes et la fabuleuse carcasse, ce travail de titans qui fait qu'un jour, les ouvriers-fourmis auront sans crier gare remodelé le colosse de pierre et de fer. ●



© Momoka Seto pour
les Grands Magasins
de la Samaritaine,
juin 2016.

Par Natacha
Wolinski

SMITH (Dorothee Smith) : la fable de l'immortalité



© Dorothee Smith
pour les Grands
Magasins
de la Samaritaine,
juin 2016.

Des ouvriers creusent les entrailles d'un bâtiment qui gronde comme une bête surprise dans son sommeil. Du ventre de cette énorme bâtisse renaît « Unda », une jeune femme au visage stellaire. C'est une âme errante, petite sœur d'Ophélie ou de la jeune Inconnue de la Seine, que l'on retrouva noyée en 1900, un sourire énigmatique aux lèvres. Que cherche Unda ? Pourquoi erre-t-elle ainsi ? Dehors, le fleuve monte et tourbillonne. Le bâtiment se reflète dans cette eau en crue. Unda est de passage. Les ouvriers l'ont réveillée. L'un d'eux va l'aider à retourner dans le fleuve qui est son tombeau. Entre les ténèbres des profondeurs et les clartés lunaires d'un Paris de carte postale, dans une lumière diffuse et opalescente, se joue une fable qui lie la vie, la mort et l'éternité. Un cycle étrange s'accomplit, celui des grandes crues de la Seine qui reviennent tous les cent ans, et celui de la Samaritaine qui renaît d'une longue éclipse.

À partir de cette fable, Dorothee Smith a imaginé un film et des photographies au pouvoir hypnotique, une narration en images qui mène du vacarme à la paix, du chaos à l'immortalité. ●



DOROTHÉE SMITH A IMAGINÉ
UNE NARRATION EN IMAGES
QUI MÈNE DU VACARME
À LA PAIX, DU CHAOS
À L'IMMORTALITÉ

